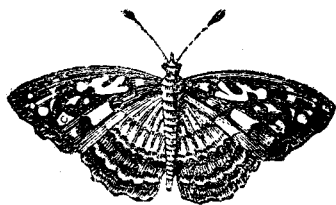


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n<sup>o</sup> 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n<sup>o</sup> 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n<sup>o</sup> 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n<sup>o</sup> 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

## ÊTRE ÉTUDIANT.

Être étudiant! quelle heureuse vie! loger rue St-Jacques, à un quatrième étage, dans un humble réduit, à quinze francs par mois; dîner à dix-huit sous chez Rousseau ou chez Flicoteaux, danser à la Chaumière et faire une passion dans un *balancez* ou une *queue de chat*; avoir des dettes et des maîtresses, des duels et des indigestions; briller vingt-quatre heures et se gêner quinze jours; ne pas manger de la journée pour pouvoir aller le soir à l'Opéra; être à Paris depuis six mois et ne pas connaître encore la figure de ses professeurs; écrire à sa famille ses progrès et son amour pour la science; demander de l'argent pour des livres indispensables et en acheter un cachemire de Lyon à une actrice des *Funambules*; s'oublier enfin pendant deux trimestres entre la *poule* et la *grisette*, les bals et les pièces nouvelles, compenser le temps perdu par trois mois d'études et de veilles, et passer son examen avec un *bien satisfait*. Voilà en général les étudiants passés, présents et futurs.

Je sais ce qu'il en est, car moi aussi j'ai été étudiant, et mon grand-père me l'avait bien dit. Parfois le souvenir de son jeune temps le faisait sourire, il causait alors, et longuement. Il racontait ses folies de vingt ans, il oubliait ses rides, ses cheveux blanchis par la sagesse et jusqu'à son rhumatisme qui le retenait captif au coin du feu, il redevenait le jeune homme de 1790. Son imagination évoquait un passé

plein de charmes; il se rappelait une jeune et jolie lingère de la rue des Prêtres, et il était heureux. Elle doit être bien changée la jeune fille d'alors! Ces mains blanches et lisses se sont jaunies et ridées; ces yeux si vifs et si égrillards sont sans doute sous des lunettes à présent. Ce nez si bien fait, il est aujourd'hui déformé par le tabac. Ces dents si belles autrefois sont peut-être toutes tombées. C'était une bonne fille, agaçante et riieuse... Qui sait! peut-être elle est devenue dévote! Ah! la triste chose que la vieillesse! comme elle décrépît l'âme!...

Voilà ce que me disait mon grand-père... Et parfois je me prends à frémir en songeant qu'un jour je serai, comme lui, réduit aux jouissances du souvenir.

Eh quoi! Jenny, ma gentille maîtresse, tu changeras aussi... Toi si légère quand tu montes mes cinq étages pour m'apporter ton délicieux baiser, avec les années tu ralentiras ta marche, ta taille svelte se courbera. Toi qui aujourd'hui animes mon gîte de tant de folâtres pensées, de tant de joyeusetés, tu l'attristeras alors de tes ruines, du bruit retentissant d'un catarrhe, ou de tes plaintes sur les jeunes filles. Enfant, tu ne crois pas à ces métamorphoses, toi; tes lèvres auront toujours des baisers, ton cœur toujours de l'amour. Oui, jette tous ces vains atours, laisse-les épars sur le plancher... Bien, te voilà sur mes genoux, tes bras autour de mon cou, que tu es belle ainsi... tiens, regarde, penche-toi vers ce miroir, il répète tout ce que ma bouche te dit. Eh bien! un jour tu briseras ton miroir, comme un roi chasse



un courtisan qui lui dit une décevante vérité. En attendant, ris, Jenny, ris, danse et fredonne, vis comme l'oiseau du ciel, insoucieuse du passé et de l'avenir; use ton présent et ne songe au lendemain que lorsque nous devons nous revoir.

Telle est ma Jenny, la Circé de ma demeure. Quand je l'aurai délaissée en délaissant Paris pour la province où je suis né, et où ma mère soupire en m'attendant; oh! qui me rendra alors sa folâtrerie d'enfant, son chant de fauvette, ses baisers de miel et ses naïves saillies, toutes choses qui viennent interrompre mon travail ou égayer ma sombre rêverie! Oh! qui me rendra ces heures que je passe ici à composer mon avenir, à le dorer au prisme de l'espérance, à poursuivre de ma jeune fantaisie cette lune qui jette dans mon gîte de fantasques ombres, et ce rayon de soleil qui vient se briser contre ma croisée, tournoyer en poussière d'or et faire joyeuse ma retraite! Qui me rendra tout ce passé de féerie!

Je jouis de tout cela sans en bien sentir le prix. Malade, on sent tout le prix de la santé. Quand la mort ou l'inconstance nous enlève un ami ou une maîtresse, alors nous savons tout ce qu'ils étaient pour nous par le vide qu'ils laissent en notre cœur.

Un jour je redemanderai, mais en vain, cette indépendance dans laquelle je nage, cette liberté que je dépense encore en enfant prodigue; un jour je regretterai cette mansarde où il y a tant de désordre et tant de piquans contrastes. Voyez cette robe de bal qui flotte sur des os d'anatomie, leçon donnée par le hasard; ces verres ternes et ces bouteilles vides qui témoignent du plaisir de la veille; cette monnaie jetée çà et là; ces petits souliers sur un fauteuil; cette tête de mort dont les orbites armées de bougies semblent encore lancer des regards; ces pipes appendues sur des vignettes de Déveria; cette confusion de livres, de vêtemens et d'objets, formant de burlesques rapports. Voilà ce qu'un jour je ne trouverai plus que dans mes souvenirs.

Oh! douze cents francs de rentes par an, une chambre rue St-Jacques, une Jenny pour l'embellir, des illusions de vingt ans, de la rêverie dans l'âme et rester toujours étudiant. Voilà ce que je souhaite à mes amis et à mes ennemis.... si j'en ai. L. B.

---

COMME QUOI IL EST PLUS DIFFICILE QU'ON NE  
PENSE DE FAIRE UN ARTICLE DE JOURNAL,  
ET SUBSIDIAIREMENT DE LA BAISSÉ SUR LE PRIX DES SUCRES.

Il est par le monde beaucoup de gens fort honnêtes, sachant leur croix de par Dieu et lisant tous les jours le journal de l'avant-veille, en commençant par le numéro et la date et ne s'arrêtant qu'au nom de l'imprimeur; ceux-là sont les délices, les enfans

chérissés, les Benjamin du journaliste. C'est pour eux que se fait *le premier Lyon*, c'est en pensant à eux que l'on invente l'anecdote *historique*. Ces braves gens là, vous disent: « faites donc un article. » comme le dimanche, dans un café, ils demandent une demitasse ou une cruche (sans épigramme). Mais on le leur pardonne, parce qu'au moins ils consomment eux, ils lisent autrement dit, et puis d'ailleurs vous pouvez écrire tout ce qui vous passe par la tête, ils prennent tout, bon jeu, bon argent. — Salut et joie!

Il en est d'autres, et ceux-là sont à mon gré pires que des loups-garous, des vampires, tout ce qu'il vous plaira; ils signent leur nom avec paraphe de trois quarts de page, ont une belle et insignifiante écriture anglaise, et font très-proprement leurs quatre règles; de plus, ils ont un habit et un chapeau brossés, des bagues à des mains d'une propreté équivoque, et d'énormes breloques à leur chaîne de montre. La vilaine engeance! Cette sorte d'amateurs prend dédaigneusement un pauvre journal, y lit l'article de Bourse, et suivant que la rente est en baisse ou le coton en hausse, ils trouvent la feuille bien ou mal écrite: car du reste de la composition, ils en font autant de cas que d'un hors-d'œuvre après dîner. Ces sortes de lecteurs saluent le journaliste d'un air de protection, de la main seulement. — Eh bien! mon cher, quoi de nouveau? Et l'Espagne? et le Portugal? et l'Angleterre? Comment va la rente? Faites-nous donc un petit article bien drôle sur les carlistes, les républicains. — Ou bien encore. — Et la littérature? Qu'est-ce qu'on fait? Quoi de nouveau? Moi d'abord, je ne lis pas; mais c'est ma femme, ou lui prête *le Papillon*, elle me raconte ça, et c'est gentil, ça m'endort. — Au diable!

Tout ce monde là, et bien d'autres encore, s'imaginent qu'un article de journal se fait comme un compte courant, une robe de bal, une yermoloff; qu'on n'a que la plume ou des ciseaux à prendre, et crac! voilà une nouvelle, une élégie, un conte bâclés. Hélas! que n'en est-il ainsi! je dormirais la grasse matinée, mes joues seraient roses et rebondies, tandis que.... O quel métier que celui d'amuser et de plaire à des lecteurs de goût, d'humeurs différens; à des lectrices dont la robe ne va pas bien, dont les papillotes tournent mal, que sais-je encore tout ce qui peut mettre une jolie femme de mauvaise humeur? Et puis j'ai un profond respect pour le public, ainsi qu'il est d'usage, et je me garderais bien de lui donner du vieux pour du neuf, des billevesées pour des raisonnemens, et des niaiseries pour des choses spirituelles, ainsi que peuvent s'en convaincre les honorables dames ou messieurs qui auront pris la peine de lire ce qui précède.

Dans un journal politique on a encore quelques ressources; il y a des phrases inamovibles qui prises en quantité suffisante, et convenablement entourées

vous mènent tout doucement à vos deux ou trois colonnes. Que si, par exemple, vous faites de la république, eh bien! vous avez *l'émancipation des prolétaires, le bien-être de la classe pauvre et laborieuse, les droits du citoyen, etc.*; si de la légitimité : *la Religion base de toute société, le progrès des institutions en harmonie avec le principe immuable et éternel*, et ainsi de suite; si du juste-milieu : *les éternels ennemis de l'ordre, l'horizon politique* (ceci est plus exclusivement *Constitutionnel*, ça n'a plus ni cours ni valeur), *l'alliance carlo-républicaine, la prospérité toujours croissante*; là le formulaire est très-varié en raison de l'axiôme : « Peu d'idées, beaucoup de paroles. » Si de la philanthropie à six francs par an, c'est encore mieux, il ne faut qu'un crayon ou une bonne paire de ciseaux; dans ce genre de spéculation, on vous paie à tant la colonne, déduction faite des espaces et des blancs. J'ai vu une quittance conçue en ces termes : « *Reçu de M. un tel, caissier du journal des — la somme de — pour un article contenant 36,509 lettres.* » Mais dans un journal littéraire, par où s'échapper? comment remplir la colonne? Il faut absolument quelque chose de nouveau. Du nouveau, dit madame; du nouveau, s'écrie mademoiselle, du terrible, du tendre, du triste, du langoureux, du badin, du gai, du trivial s'il le faut; mais du nouveau, du nouveau. Faites-en, achetez-en, trouvez-en, il en faut. — Grâce!

Dimanche dernier, dans un café que vous nommerez tout de suite quand je vous aurai dit que la maîtresse de la maison est aussi aimable que spirituelle, et que les objets de consommation y sont de la meilleure qualité, dans ce café, dis-je, un amateur de l'espèce décrite numéro 2, venait de se faire servir un verre d'eau sucrée qu'il avait conjugalement partagé avec une jolie et gracieuse petite femme. — L'assemblage le plus incohérent que j'aie jamais vu. — D'une voix de Stentor il appelle trois fois le garçon. Combien le verre d'eau? — Cinq sous. — Comment cinq sous, et le sucre a baissé cette semaine de quatre francs par quintal. Je le sais bien, peut-être? — Je vous crois, monsieur, répond le garçon; mais on ne marchande pas dans notre établissement. — Moi, je marchande toujours, et je vous dis que le sucre a baissé. D'ailleurs je vais payer à la *bourgeoise*. Et voilà mon homme qui se pose en Frédéric devant le comptoir, traînant après lui, comme une victime, sa toute jolie petite femme. Avec bien de la peine la maîtresse de la maison lui fit comprendre que, malgré la baisse du sucre, il ne pouvait prétendre à une diminution; enfin il se décida à tirer de sa poche une douzaine de pièces d'or, autant d'écus de cinq francs, de la monnaie, parmi laquelle il découvrit enfin la fameuse pièce de cinq sous, qu'il retourna trois fois dans ses doigts avant de la jeter sur le comptoir, en jurant que le sucre avait

baissé et qu'il ne reviendrait plus dans une maison où l'on n'avait pas eu égard à sa réclamation.

Vous voyez donc qu'il n'est pas si facile qu'on le pense de faire un article de journal. G.

## QU'AS-TU?

Il y a des chagrins qu'on aggrave en les montrant aux autres, comme ces blessures que l'air envenime et dont le moindre contact irrite la douleur; mais il en est d'autres qui se soulagent à s'épancher.

A MON AMI F. C.

Ami fidèle, ami discret,  
Près duquel on s'aime et s'oublie,  
D'où vient que, triste et recueillie,  
Ton ame soupire en secret?

Comme la source qui sans cesse  
S'infiltré et se fait un chemin,  
Un jour le sanglot qui t'opresse  
S'échappera-t-il de ton sein?

Ainsi qu'à travers la prairie  
Isolés on voit deux ruisseaux  
Se fuir et confondre leurs eaux,  
Epanche en moi ta rêverie.

Vivant, c'est prendre le linceul  
Que de s'enfourer en sa tristesse;  
Son poids est trop lourd pour toi seul,  
Fais une part pour ma tendresse.

Chaque plaisir a sa douleur,  
Chaque douleur sa jouissance;  
Le calme de l'indifférence  
Ne vaut pas l'orage du cœur.

L'amour est l'ame de ton ame,  
C'est son poison, c'est son trésor;  
Et ton sein renferme sa flamme  
Ainsi qu'un avare son or.

Riche à notre âge est l'existence:  
L'horizon va toujours croissant;  
Dans l'avenir mets l'espérance,  
Et du passé fais le présent.

Que ton cœur ne soit plus un gouffre  
Où tout s'anéantit pour moi!  
La plainte soulage qui souffre,  
Voilà mon cœur, soulage-toi.

LÉON BOITEL.



## THÉÂTRES.

Le théâtre des Célestins est en veine de recettes. Harvy-Leach n'a point encore lassé la curiosité publique. Cela fait-il l'éloge de la foule? A vous lecteur de le décider. Figurez-vous dans une petite voiture notre nain de Sunderwald, déguisé en singe, traîné par quatre chats vivans, comme le dit l'affiche, grâce à un mécanisme qu'il est aisé de deviner, quoiqu'il n'en soit pas fait mention. Eh bien! cela seul, a suffi pour remplir quatre fois de suite notre petit théâtre. Le public n'a pas changé depuis Rivarol... C'est toujours le même public.

Faites-lui donc des chefs-d'œuvre!...

*Le Singe et l'Adjoint* est une bouffonnerie de carnaval, qui échappe à l'analyse. On rit du commencement à la fin, voilà ce qui a empêché de siffler. Harvy-Leach est toujours d'une adresse et d'une agilité dignes de l'animal qu'il représente. Ce n'est pas sa faute si les auteurs ne font pas autant pour lui, que lui fait pour eux. Car il sauve, par son jeu, leurs plus mauvais ouvrages.

*Le Dernier Chapitre* est un vaudeville calqué sur *Le Pays Latin*, ni meilleur, ni plus mauvais. Mme Herliska s'est montrée ce qu'elle est toujours, pleine d'esprit et de goût.



### CONCERT DE M<sup>me</sup> GORDONI.

Le concert de M<sup>me</sup> Gordoni si attendu, si différé, a enfin eu lieu. La voix de cette cantatrice est fort remarquable par ses belles notes de contr'alto. Elle produit d'abord sur les auditeurs de l'étonnement, puis elle le laisse froid et oublieux. Ce genre de voix manque de ce charme puissant que l'organe doux de la femme exerce sur nous. C'est presque une anomalie que ces sons graves et pleins sortant d'un gosier féminin. M<sup>me</sup> Gordoni a chanté sa *Cavatine des Arabes* avec une grande puissance de moyens, et y a recueilli de nombreux applaudissemens. Donjon a partagé les honneurs de la soirée. Son solo de flûte était ravissant d'exécution et de composition. M<sup>me</sup> Derancourt dont nous aimons le talent et la voix si fraîche, nous a fait entendre parfois des notes peu sûres dans les deux duos qu'elle a chantés avec M. Forgas; elle a, dans sa romance, enlevé tous les suffrages, par la grâce de son talent et de sa personne. M. Forgas possède un bel instrument, c'est à lui de le rendre plus souple, plus animé, plus expressif. M. Binder a tenu le piano en musicien consommé.

On nous annonce, pour la semaine prochaine, un second et dernier concert donné par M. Brod, premier hautbois, et M. Cherblanc, notre jeune compatriote, premier prix du Conservatoire et violon solo du Grand-Théâtre. Ce concert, où l'élite de nos mu-

siciens se fera entendre, ne peut manquer d'attirer un grand nombre de dilettanti à la salle du palais St-Pierre. Le talent de MM. Brod et Cherblanc que le public a si vivement applaudi jeudi, nous en est un sûr garant.

L'exposition des tableaux des artistes lyonnais est ouverte depuis hier mardi. Nous sommes heureux d'avoir été des premiers à réclamer, en faveur des arts et des artistes de notre cité, une mesure aussi vivement sentie. Nous n'avons pu que jeter un rapide coup-d'œil sur tous les tableaux qui composent cette galerie, nous les passerons en revue dans une série d'articles.

— Une scène aussi douloureuse qu'imprévue a eu lieu, le jour des morts, dans le cimetière de Loyasse. Un rassemblement s'était porté sur le tombeau du général Mouton-Duvernay, et là, plusieurs discours ont été prononcés. La fâcheuse intervention du commissaire de police est venue tout-à-coup troubler cette cérémonie, et un malheureux conflit s'est élevé, dans lequel, suivant un journal de cette ville, les croix et les tombeaux auraient été profanés, et le commissaire de police mis en fuite. Nous attendons de nouveaux renseignemens.

— M<sup>lle</sup> Aline Bertrand, harpiste, le plus grand mérite, est dans notre ville, où elle doit donner un concert. Nous ne pouvons que l'encourager dans ce projet. Son nom est si connu que chacun voudra faire connaissance avec son beau talent.

— M. et M<sup>me</sup> Desforges, ces deux artistes, ces deux papillons, dont le public affectionnait le talent plein de grâce et de légèreté, ont fixé leur séjour dans notre ville, et y donnent des leçons de danse et de tenue. L'approche de l'hiver, les bals et les soirées qui nous menacent, nous font recommander au public élégant et fashionable M. et M<sup>me</sup> Desforges.

Ils demeurent rue des Capucins, n<sup>o</sup> 2.

— *Lyon vu de Fourvières*, retardé par des circonstances indépendantes de la volonté de l'éditeur, paraîtra incessamment. Voici le sommaire des articles qui composeront les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons: *la Tour de la Belle-Allemande*, — *Charbonnières*. — *la Guillotière*, — *l'Antiquaille*, — *Bellecour*, *St-Clair* et *la rue Mercière*, — *Le quartier St-Jean*, *le Pont-de-Pierre* et *la place des Célestins*.

## RAVU,

CORDONNIER DE PARIS, POUR DAMES,

Fait des brodequins qui ne forment aucun pli sur la jambe. Il a aussi trouvé le moyen de chausser, sans gêner en rien la marche ou la grâce de la chaussure, les personnes d'une petite taille.

Il a ses ateliers rue St-Dominique, n<sup>o</sup> 13, au 1<sup>er</sup>.